

ainsi reçu, entre autres, Jean-Pierre Chevènement, Michel Field, Jacques Chancel, le père Guy Gilbert et Michèle Cotta. Par le passé, avaient été reçus notamment Salvador Dalí, dont il se dit qu’il serait arrivé au Palais de justice en compagnie d’une panthère, Jean-Paul Sartre ou encore Serge Gainsbourg, qui avait emmené les avocats finir la soirée au bar de l’hôtel Raphaël.

La Berryer est un exercice singulier. Elle commence par le portrait de l’invité, dressé avec mauvaise foi par l’un des secrétaires. Puis deux candidats – qui ne sont d’ailleurs candidats à rien, puisqu’ils n’ont rien à gagner, ni à perdre – déclament depuis le public un discours d’une dizaine de minutes sur un thème parfaitement absurde, généralement en lien avec l’invité (nous avons ainsi donné pour Jacques Chancel « Les fous sont-ils rois sur le grand échiquier ? » et pour Michel Field « Les mass media rendent-ils les masses médiocres ? »).

À l’issue de chaque discours, les secrétaires de la Conférence se lèvent tour à tour, du Douzième au Premier, pour formuler, en improvisation, une critique censée être mordante et drôle, de la prestation de l’orateur. L’invité d’honneur donne lui aussi son sentiment sur ce qu’il vient d’entendre. Et à la fin de la soirée, un ancien secrétaire de la Conférence vient, toujours en improvisation, faire la « contre-critique », en soumettant les secrétaires à la même critique que celle qu’ils ont fait subir aux candidats.

On l’aura compris, la Berryer est un spectacle, et la parole y est un pur plaisir. Aucun enjeu, seulement le bonheur de partager l’excitation du bon mot et de la réplique assassine, dans une ambiance survoltée. Avec aussi un vrai côté corrida, le public venant voir deux candidats, dont on a coutume de dire qu’ils sont soit ignorants soit masochistes, se faire étriller.

Ce n’est d’ailleurs pas toujours possible : lorsque j’étais secrétaire de la Conférence, s’est portée candidate pour la Berryer une jeune consœur alors totalement anonyme, qui a fait un tabac et a emporté l’adhésion du public, rendant la critique des secrétaires totalement impossible. Elle s’appelait Caroline Vigneaux et était promise à un très bel avenir sur les planches !

Je n’ai, pour ma part, jamais été candidat à la Berryer. J’aurais eu bien trop peur pour cela. Mais j’ai été, pendant mon mandat de secrétaire de la Conférence, dans la position de critique, puis, quelques années plus tard, dans celle de contre-critique. J’adore cet exercice d’improvisation, où l’on célèbre une sorte d’« esthétique de la méchanceté », où chacun joue un rôle obligé – les critiques doivent critiquer les candidats, la contre-critique doit critiquer les critiques. C’est absolument vain, mais c’est tellement jubilatoire.

En tant que secrétaire de la Conférence, j’ai également été chargé de juger les candidats qui se sont présentés au concours pour succéder à ma promotion. J’ai, dans ce cadre, écouté environ deux cents discours, et débattu de leurs qualités avec mes camarades. Les délibérations ont été vives et parfois âpres, mais c’est en écoutant des discours que j’ai forgé mon jugement et mon goût. Je me suis aperçu que j’étais attiré par les discours construits, solidement argumentés, pour tout dire classiques, que je préfère à des exercices plus libres.

Je n’ai jamais fait mystère de mon affection pour l’institution de la Conférence. Puisqu’elle m’avait réconcilié avec les mots, je lui devais une fière chandelle. Pendant un an elle m’avait aussi permis de vivre une aventure humaine hors du commun, avec des camarades de promotion qui avaient un mode d’exercice du métier d’avocat totalement différent du mien, que je n’aurais eu aucune chance de rencontrer autrement, et que je revois toujours, individuellement ou collectivement, avec un très grand plaisir. Ainsi, longtemps après avoir terminé mon mandat, j’ai continué à fréquenter les promotions suivantes, à assister au concours, à faire des contre-critiques de Berryer, à coacher des candidats et à participer aux jurys des concours d’éloquence créés dans les universités et les écoles sur le modèle de la Conférence, au point que certains me qualifiaient malicieusement de « Secrétaire perpétuel ».

J’ai aujourd’hui davantage de distance avec l’exercice. Même s’il s’agit d’une occasion unique de prendre la parole en public et de s’inscrire dans une tradition prestigieuse du Barreau de Paris – Gambetta, Vergès, Henri Leclerc, Jean-Denis Bredin et même… Jean Nohain ont été secrétaires de la Conférence ! – il s’agit toujours d’un exercice de déclamation qui, avec le recul, me semble ne constituer qu’un mode de prise de parole.

Jacques Charpentier – encore lui ! – le disait déjà : « Il existe à Paris une institution bizarre qui s’appelle la Conférence du Stage. Ce n’est qu’un concours où s’affrontent les jeunes avocats. On y entend des discours longuement étudiés, appris par cœur, et parés de tous les ornements qu’il convient de proscrire de l’art oratoire. Mais depuis un siècle et demi ce cénacle a fourni à la France la plupart de ses grands orateurs et il est peut-être la première école d’éloquence du monde. C’est ainsi. »

Tout le paradoxe est là, effectivement. Et pourtant plus de dix ans après, je garde de cette période de bouillonnement oratoire, où je consacrais souvent quatre ou cinq soirs de la semaine à cet art qui me fascinait – au point d’être dans une forme d’ivresse des mots – un souvenir impérissable.

Un dernier souvenir de la Berryer, avant de clore ce chapitre. Avec ma promotion, nous avons fait le pari un peu fou de convier le mime Marceau… Un mime dans cette arène de la parole, quel beau paradoxe !

Lors du dîner qui précède la conférence, il s’est assis à côté de moi. Il est resté silencieux tout le repas. Je me suis dit que s’il se comportait ainsi une fois dans la salle d’audience et devant le public la soirée allait être épouvantable. Ce sera tout au contraire une soirée magique, et probablement, hélas, l’une de ses dernières apparitions publiques. Il mimera, bouleversant, un procès jusqu’à l’exécution du condamné. Je ne peux, aujourd’hui encore, regarder la vidéo de ce moment sans avoir la chair de poule. Et puis c’est de lui que je tiens l’exercice évoqué plus haut de celui qui passe ses bras sous ceux de l’orateur pour faire les gestes de son discours. Il l’avait fait avec l’un de mes camarades de promotion, et on avait l’impression qu’il anticipait le discours. Ce soir-là, nous avons vraiment côtoyé un génie. Le mime Marceau a démontré l’éloquence du geste.

Après la Berryer, j’ai proposé de le ramener chez lui en voiture.

« J’habite Dreux… »

Il n’a pas prononcé un mot de tout le trajet.